

NORBERT
MERJAGNAN

LES TOURS DE
SAMARANTE

ROMAN

LUNES D'ENCRE
DENOËL

Tandis que le guerrier U'Fzull semble méditer ses paroles, Oshagan porte instinctivement la main à une sacoche pendue à sa ceinture. À l'intérieur, neuf cylindres vibrent à l'unisson comme si la formidable puissance qu'ils renferment ne pouvait être contenue par l'acier. Incontestablement, les hommes du passé étaient des génies. Leur technologie leur permettait d'imprimer leur volonté à la matière. Caresant les formes rebondies de la sacoche, Oshagan songe aux potentialités de ces armes capables d'assujettir le temps. Des petits cylindres en parfait état de marche, ainsi qu'il a pu le constater ce matin, qui lui offrent le pouvoir de commander aux éléments. Neuf fois.

LES TOURS DE SAMARANTE

NORBERT MERJAGNAN

LES TOURS DE SAMARANTE

ROMAN

LUNES D'ENCRE
DENOËL

Collection LUNES D'ENCRE
Sous la direction de Gilles Dumay

À Christine

Prologue

Pour le peuple des Mirandes, la guerre a commencé depuis plus de mille ans, au temps de la onzième hebdomade, alors que mouraient les derniers feux de la seconde Antiquité. Elle prendra fin dans cent treize années, au jour du Seuil. Car ainsi que l'enseignent les sirtechs et les humaines ; tous les arts, les savoirs et les techniques auront à cette date une maturité suffisante pour fusionner. Guidés jusque-là par le sage gouvernement des Ordres, les hommes des Cités perceront alors les secrets profonds de leur nature et achèveront dans un seul bond immense leur course d'évolution.

Mémo de Sunt'Py, élève à l'Institut
de Biogénie humaine de Samarante

De vieilles armes

Konstantin Krisnov, commandant dans le cinquième corps du seigneur de guerre Draj'Ter Zalmine, se gratte une fois de plus le talon droit, là où sa peau ravinée par le froid se déchire en crevasses. Son officier de liaison, un garçon singulièrement méthodique, lui a apporté la confirmation de l'ordre de mission. Selon toute apparence, l'état-major n'a tenu aucun compte des documents que Krisnov a transmis la veille. La cible n'est pas militaire. Le camp nomade n'abrite plus aucun guerrier depuis au moins trois jours. « Quelle bande de fumiers ! » crache-t-il entre ses lèvres pour la énième fois. Ses doigts viennent d'arracher un épais lambeau de peau morte. De l'autre côté de la grotte, ses hommes attendent, blottis contre la roche, ensuqués par le froid, prêts à tout pour bouger, se réchauffer le corps, pour peu que lui, leur chef, veuille bien enfiler ses chaussettes et ses bottes et donner au peloton l'ordre de marche. Ils pourraient bien geler, si ça ne tenait qu'à lui. Non pas qu'il apprécie les tribus U'Fzull. Parmi toutes les peuplades nomades qu'il a côtoyées, les U'Fzull lui ont toujours répugné, avec leurs coutumes arriérées de montagnards. Tout juste s'ils ne donnent pas à bouffer leurs prisonniers aux chiens. Mais Krisnov aime à croire qu'il lui reste un peu d'âme, assez pour vivre, et il pressent qu'une boucherie de femmes et d'enfants, même empestant le lait de chèvre, n'a rien de

fameux pour le sommeil lourd, absolument noir dont il rêve pour plus tard, quand son tour viendra et que la guerre l'aura définitivement quitté. Il a envoyé valdinguer, tout à l'heure, le garçon méthodique avec sa gueule astiquée et ses yeux aussi fastidieux qu'un rapport. Il aurait dû lui fondre le crâne d'un tir de souffleur. Il reste moins d'une heure, maintenant, avant que l'aube n'étende sa lumière sur les flancs des montagnes. Pour être à pied d'œuvre le moment venu, la troupe devrait lever le camp tout de suite. Il empoigne brusquement une chaussette, puis l'autre, après viennent les bottes.

En quittant la caverne, les hommes se taisent. Ce n'est pas tant la consigne mais l'air vif qui leur coupe le souffle. Ils avancent en file indienne, prenant garde de ne pas glisser. La nuit a déposé un film de glace sur le sol, lustrant les reliefs escarpés qui se perdent dans la brume du ravin. Tous les cinq cents mètres, Krisnov marque un arrêt, scrutant les aspérités à la recherche du moindre signe. Il ne craint pas les guerriers U'Fzull qui ont été repérés par un de ses éclaireurs, hier, à plusieurs vallées de là. Mais comment savoir si l'ennemi n'a pas dressé un piège, disséminé des drones autour du camp ? Il se prend à espérer. Le peloton est trop faiblement équipé pour affronter des machines de guerre. Il serait alors dans l'obligation de donner un ordre de repli, d'abandonner cette mission pourrie qu'un offisup a concoctée dans les bureaux bleutés de Krus, la cité-forteresse. Mais malgré l'attention redoublée du commandant, la montagne déploie à chaque arrêt une virginité impeccable. À la dernière halte, Krisnov réunit ses officiers, précise une nouvelle fois ses objectifs. Il faudra faire vite, être efficace, tout de suite, au moins que ça ne dure pas, qu'ils crèvent tous en moins d'un quart d'heure. C'est faisable. Il lance l'assaut d'un simple geste. En bon ordre, ses hommes disparaissent derrière les rochers.

Resté seul, Krisnov s'adosse à un talus puis, lentement,

lève la tête vers le ciel, dans l'attente de la première salve. À plusieurs reprises, son cœur le foudroie. « Je suis un lâche », prononce en lui une voix distante, un autre lui-même qu'il ne reconnaît pas. Mais il n'a tout simplement pas la force de rejoindre les soldats, soixante hommes qui progressent avec la légèreté de l'obéissance vers l'accomplissement d'un massacre. Le fardeau qu'il porte, lui qui en a donné l'ordre, le terrasse durant de longues minutes. Il rêve du ciel comme d'un recours. La première salve ne vient pas et le silence, qui s'éternise, l'étonne. Krisnov sort maladroitement son arme du fourreau. Ses doigts tremblent autour de la crosse du souffleur. Il maudit la couardise de son corps avant de comprendre que ses mains sont engourdies par le froid. Un froid inhabituel. Il se redresse enfin et passe le contrefort de la butte rocheuse.

Il s'arrête aussitôt de l'autre côté, cloué au sol. Lui tournant le dos, les soixante hommes du peloton se tiennent debout, immobiles. Il les regarde sans comprendre, bredouille des mots qu'il ne sait plus prononcer. Dans l'aube naissante, les feux de l'ocre, le petit soleil, miroitent sur la colline qui descend en pente douce jusqu'à l'orée des tentes nomades. Le gris-brun des uniformes s'est effacé, enseveli sous une écume de givre. Il fait quelques pas vers les soldats les plus proches, avant de se figer à nouveau. Les visages, pailletés de cristaux de glace, ont perdu toute expression. Les yeux grands ouverts, Krisnov fixe les cadavres gelés auxquels, quelques minutes plus tôt, il ordonnait encore de se mettre en marche. Il reste sans bouger, fasciné malgré lui par ces statues effarantes. Une minute passe, peut-être deux, avant qu'une soudaine rafale de vent ne le tire de l'hébétude. Des aiguilles de grésil lui fouettent le nez, cliquetant sur les parois de ses lunettes de visée. Il revient sur ses pas, luttant contre ses jambes qui pèsent une tonne et ses pieds qui cognent la pierre. Il se laisse glisser derrière le talus puis marche encore un moment, jusqu'à un rocher qui

forme contre la falaise un abri naturel. L'atmosphère, à cet endroit, baigne dans une fraîcheur clémente, sans commune mesure avec la température glaciale qui frappe la colline. Décrochant de sa ceinture une gourde, il règle la température sur *tiède* avant d'avalier plusieurs gorgées d'un bouillon survitaminé. L'estomac au chaud, il déplie un parchemin de campagne, faisant apparaître sur la toile une carte topographique au dix millième. Sa situation n'est pas désespérée. Il se trouve sur une montagne de la Frontière, à trois jours de marche de la vallée de la Sarre. Il connaît à proximité la cache d'un dépôt de vivres destiné à ravitailler une compagnie. Il va s'en sortir. L'image des cadavres raidis lui revient brusquement en tête. Il aurait dû se trouver avec eux. Un rire irrépressible monte le long de sa gorge où se mêle un profond mépris pour ces vies périssables. D'abord, pour commencer, comment soixante types pétant la forme peuvent-ils geler comme ça sur place ? Krisnov secoue la tête, incrédule. Une seule catégorie d'armes possédait une capacité aussi foudroyante et cet arsenal avait déjà disparu bien avant qu'il soit né. Aux offisups de se creuser la tête, décide-t-il en se relevant. Un bon bout de chemin le sépare du premier avant-poste et il entend se concentrer sur la question beaucoup plus urgente de sa propre survie. Un domaine dans lequel les dieux ont toujours su le choyer.

« Tu vas le laisser partir ? On ferait mieux de l'abattre. »

Moqr crache sur son poing, faisant le geste nomade pour l'appel de la mort. Sans écouter son compagnon, Oshagan suit la retraite prudente du militaire dans le cercle gris de la lunette de visée. « Non », répond-il avec douceur, tout en relevant le canon du fusil à longue portée. Oshagan est un homme bien bâti sans être grand. On lui donnerait la trentaine révolue. Il porte à même la peau une armure de synthacier et à la ceinture, un long couteau effilé. Sur ses

avant-bras, des tatouages entrelacés donnent l'impression que les paumes de ses mains abritent un nid de serpents de roche. Deux longues mèches de cheveux battent au vent, aussi noires et brillantes que l'obsidienne lorsqu'elle est polie. Elles ceignent la peau cuivrée de son crâne, rasé à la manière des montagnards depuis le front jusqu'à la nuque. Moqr, un homme plus âgé portant la tenue sombre des guerriers U'Fzull, donne des signes d'une intense nervosité.

« Écoute, Oshagan. S'il vit, il parlera. Dans quelques jours, les Seigneurs de guerre sauront que quelqu'un, dans la montagne, possède des armes climatiques. Et alors, par les Aïeux, que crois-tu qu'il adviendra ?

— Rien, mon frère, répond Oshagan. Au début, il ne se passera rien.

— Comment peux-tu en être si sûr ?

— Fais-moi confiance.

— Et s'ils envoient des escouades pour nous traquer ? S'ils décident de lancer des représailles ?

— Ça n'arrivera pas. »

Moqr lève vers lui des yeux de braise.

« C'est une décision grave que tu prends, Oshagan. Tu mets en jeu la vie des U'Fzull sans même que nos chefs en soient avertis. Tu es un frère pour moi. Je te suis. Mais je sais voir quand le vent s'empare de ton esprit. »

Oshagan pousse un soupir. Sa voix vacille légèrement lorsqu'il répond :

« Depuis toutes ces années, vous m'avez accueilli, nourri et protégé mieux que si j'avais été l'un des vôtres. Ce qui m'a été offert par ton peuple, aucun homme ne doit l'espérer de son prochain. Est-ce que je mens ?

— Non, c'est vrai.

— Je ne trahirai pas les lois des tribus. J'irai parler aux chefs. »

Dans les yeux de Moqr, l'irritation s'efface, cédant la place aux doutes.

« Et les tiens ? Tu crois sincèrement qu'ils vont rester sans rien faire en attendant que tu reviennes te venger ?

— Tu penses en nomade, mon frère. Ceux des villes n'ont pas la mémoire des fautes. Personne ne m'attend. »

Tandis que le guerrier U'Fzull semble méditer ses paroles, Oshagan porte instinctivement la main à une sacoche pendue à sa ceinture. À l'intérieur, neuf cylindres vibrent à l'unisson comme si la formidable puissance qu'ils renferment ne pouvait être contenue par l'acier. Incontestablement, les hommes du passé étaient des génies. Leur technologie leur permettait d'imprimer leur volonté à la matière. Caressant les formes rebondies de la sacoche, Oshagan songe aux potentialités de ces armes capables d'assujettir le temps. Des petits cylindres en parfait état de marche, ainsi qu'il a pu le constater ce matin, qui lui offrent le pouvoir de commander aux éléments. Neuf fois.

Le prenant par l'épaule, Moqr le tire de son inquiétante rêverie.

« Le fuyard est loin, maintenant. Viens, retournons au camp.

— Tu vois, reprend Oshagan, les gens des Cités n'aiment pas agir dans l'urgence. Ils croient en la puissance des murs, en la force des citadelles. En l'inertie. Les Seigneurs de guerre prendront le temps qu'il faudra. Et tant qu'ils ne connaîtront pas la vraie nature de ce qui les menace, ils ne bougeront pas.

— Puissent les Aïeux t'entendre, mon frère ! » souffle le nomade.

Puis, peu à peu, tandis que le vent emporte dans ses tourbillons l'écho de leurs voix, la montagne se referme sur l'ombre des deux hommes.

Les Salons de nuit

Elle s'est assise dos à la lumière du jour. La chaleur déclinante qui d'ordinaire la conduit vers de douces lassitudes l'aide en cet instant à demeurer au seuil de son intensité. D'un geste machinal, elle repousse les torsades ambrées qui ont une nouvelle fois franchi ses épaules, versant leurs mèches désinvoltes sur la peau sensible de sa gorge. Elle se prend à sourire de cette chevelure jalouse, à peine apprivoisée, qui pare la maturité de ses trente ans d'une élégante étrangeté. Ces cheveux qui mêlent cristal et feu et qui ont inspiré à ses créateurs son nom.

Cinabre.

Elle se penche à nouveau sur l'ouvrage qu'elle s'est juré de finir dans l'heure. L'esquisse n'a encore rien de précis, quelques volutes en clair-obscur qui avancent sur la toile comme des ombres sur la brume. Cinabre avale une longue goulée d'air. Elle scelle son regard au centre du parchemin, à l'affût. Lorsqu'ils s'animent, ses doigts glissent d'abord avec prudence, puis courent bientôt sur la délicate matière synthétique, imprimant une silhouette drapée de courbes et d'angles. Très vite, un vêtement prend forme sous les impulsions répétées de son désir, une robe qu'elle portera dès ce soir et, comme à son habitude, ce soir seulement. Une robe traînante, plissée aux hanches, un, deux, trois, quatre fronces. La taille serrée, façonnée à son ventre. Les épaules

carrées, bouffant sur des manches fines, interminables. Une veste boutonnée sur le devant jusqu'à l'échancrure du col, deux triangles jumeaux qui feront un écrin au visage. Les doigts hésitent, suspendus à une fugace contemplation des contrastes, puis s'élancent dans une danse de va-et-vient où chaque passage dépose matières et couleurs : soie de Safisse jouant de plusieurs profondeurs de vert, broderies de bronze, entrelacs de flammes et de branches sur les franges. Aux extrémités encore vierges de la robe apparaît l'ébauche d'autres pièces, dignes, mais à peine, de rehausser l'étoffe principale : chemise de soie fine bleu pétrole, bottes courtes en peau cuivrée et à talons plats, voile de dentelle noire. Un dernier coup d'ongle cède aux entournares du vêtement une seule et unique ligne de couture, en hommage aux temps de la manufacture.

Une splendeur simple et concise se dégage de l'esquisse. Sourire aux lèvres, Cinabre commande à la fenêtre une surface miroir, puis gèle la texture du parchemin et le fiche dans la fente d'un vieux projecteur. La robe flotte en silence au-dessus du sol. La jeune femme ôte avec des gestes impatients sa combinaison de travail. Le tissu de lumière glisse sur son corps nu. Tandis que sa chevelure s'enroule en une longue natte qui sagement retombe le long de son dos, elle contemple, sans feindre, les beautés où s'emmêlent femme et robe.

« Pas étonnant que tu me colles si bien, lui dit-elle, nous sommes faites pareilles toutes les deux, toi en tissu, moi en chair. Au boulot, ma belle ! Quel nom vais-je t'offrir ? *Méandre*, comme la coulée sinueuse dont les eaux se cachent du soleil ? Non, *Averse de Méandre*, parce que tu es somptueuse et rare comme une pluie. »

Posée sur la table, une boîte ovale s'ouvre sur une unique rangée d'alvéoles. Avec une extrême précaution, Cinabre en extrait une boulette orange enrubannée d'une fine membrane, dont la substance gélatineuse roule sur elle-même

Composition Graphic Hainaut
Achévé d'imprimer
sur Timson
par Normandie Roto Impression s.a.s.
61250 Lonrai.
Dépôt légal : mars 2008
Numéro d'imprimeur : 080616
ISBN 978-2-207-26014-2 / Imprimé en France.

155605

Autour de la cité de Samarante sur laquelle veillent six tours mystérieuses, s'étend l'aliène, une étendue sauvage, aride, inhospitalière. C'est par là que la guerre viendra, il n'y a pas d'autre accès. Au cœur de la ville vivent Cinabre, une préfigurée aux pouvoirs effrayants, bientôt poursuivie par les tueurs de l'Endocène, et Triple A, qui rêve d'escalader les tours. C'est vers eux, sans le savoir, que se dirige Oshagan, le grand guerrier, porteur de la plus puissante des armes, une forme de guerre disparue depuis mille ans. Quand ces trois êtres entreront en collision, alors trembleront les Tours de Samarante.

Les Tours de Samarante est le premier roman de Norbert Merjagnan, un récit âpre, d'une rare ambition stylistique, dans lequel le monde tombe en morceaux, la guerre enfle sur chaque horizon et les hommes attendent le Seuil : le passage de l'humanité à une nouvelle espèce biogénique.

**Illustration de couverture
Manchu**

Après dix ans passés dans l'Internet au siège d'un grand établissement financier, Norbert Merjagnan a quitté son travail et Paris pour la région nantaise, où il se consacre désormais à sa famille et à l'écriture.



**LUNES D'ENCRE
DENOËL**

B26014.5  03.08
ISBN 978.2.20726014.2
20 €

